

nements les plus dispendieux du monde, tandis que, par suite des conditions singulièrement défavorables dans lesquelles se trouve le peuple canadien, il devrait avoir l'Administration la moins chère de toutes.

La Bête.—Te voilà encore, sermonant suivant ton habitude. Que te font à toi les souffrances des autres? En pâtiras-tu? Ne les vois-tu pas tous tirer chacun à soi, comme une meute enivrée de joie et de fureur, qui déchire à lambeaux le corps d'un pauvre cerf? Avec tes lamentations, nous n'attraperons jamais la plus chétive bouchée, et la curée n'en continuera pas moins.

L'Ame.—Ne me dites pas que tous les législateurs, tous les fonctionnaires publics sont tout bêtes comme vous. Je me plais à faire le bien, à rendre service, à penser que le peuple, devenant heureux, nous bénira. Leurs âmes sont, sans doute, comme moi et j'aime à croire, par exemple, qu'elles se révolteront lorsqu'on leur proposera de dépenser encore de six à sept mille louis par an pour satisfaire leur vanité, au moyen de ce fameux miroir parlementaire.....

La Bête, faisant un saut (sans calembour).—Quoi! ('est donc au miroir que tu songeais tout en me parlant? Pas de bêtises, au moins, sur ce chapitre-là. Je n'entendrais pas cette plaisanterie! Ne sais-tu pas, petite pécore, que dès le premier jour où il a été question de ce miroir, les propositions me sont venues de toutes parts pour me mettre dans cette affaire? C'est un coup magnifique. Je vais faire moi-même des soumissions; mais, lors même que les miennes ne seraient pas reçues, j'ai l'assurance d'être à peu-près de moitié avec l'adjudicataire, quel qu'il soit.

L'Ame.—N'avez-vous pas votre *Journal des Débats*, pour vous satisfaire?

La Bête.—Oui, la belle affaire! tu élès des châteaux en Espagne, toi; pendant que moi, je calcule. Je ne suis qu'une bête, vois-tu? et les chiffres, c'est mon fort. Tu sais avec quelle ardeur je travaille à ce *Journal des Débats*, eh! bien, je ne retirerais jamais le moindre fruit de ce travail insipide.

L'Ame.—Vous m'étonnez. Je croyais vous avoir entendu dire que le chiffre de vos abonnés s'éleva dès le premier jour à 2,000. Assurément, ce résultat devrait vous satisfaire, car il n'y a pas de journaux franco-canadiens qui puissent montrer une aussi belle liste d'abonnés.

La Bête.—Oh! que voilà bien la jeunesse! Ça n'a jamais de bon sens! ça raisonne!!! Combien de fois faudra-t-il donc vous dire que tout ce qui brille n'est pas or? Pouvez-vous prendre sur vous de me suivre dans mes calculs? Ouvrez donc vos oreilles et bientôt l'étonnement vous fera ouvrir de grands yeux.—2,000 abonnés, à \$1 chacun, pour les 40 premiers numéros, c'est \$2,000. Ne t'effraie pas; mes chiffres seront peu compliqués, mais instructifs. Si de ce total je retranche 400, je serai modeste; car quelles que soient les conditions de l'abonnement, on trouve toujours de mauvais payeurs, des hommes négligents. Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier les numéros échangés avec les autres journaux, ni ceux que de temps à autre on envoie gratis aux abonnés qui ont laissé dépareiller leur collection. Voilà donc le total de la recette réduit à \$1,600. A présent, passons aux dépenses. Quarante numéros, à \$20 chacun, pour frais de composition et d'impression, font, si je ne me trompe, \$800. L'escompte de 15 pour cent, accordé aux agents, écorne encore le total de 240 bonnes piastres. Deux employés, chargés d'expédier les journaux, au bout de deux mois auront coûté \$112. Viennent ensuite les faux frais, le papier, l'encre, les frais de poste, la lumière, le papier d'enveloppe, la ficelle et mille autres futilités qui, réunies, valent bien \$40 en deux mois. Le loyer du bureau s'éleva à \$20 en 8 semaines. Nous allons oublier les numéros doubles, de 8 pages chacun, pour lesquels l'imprimeur demande \$34 au lieu de \$20. Mettons qu'il y en ait dix dans les 40; c'est une somme de \$140 qu'il faut encore déduire. Voyons; avons-nous tout bien compté? Non, car il reste à parler des portraits. Chacun coûtera \$15; donnez-en trois par semaine et vous avez \$320, en 8 semaines, à retrancher de vos recettes brutes. Maintenant récapitulons: les frais d'impression, l'escompte aux agents, le loyer du bureau, les faux frais, les gravures, c'est, si je sais bien compter, \$1,672. Le déficit sera donc de \$72 et j'aurai travaillé, pendant deux mois, pour moins que rien, comme une bête.

Encore mes calculs reposent-ils sur l'hypothèse que presque tous les abonnés paieront fidèlement; mais s'il en était autrement! Comprends-tu à présent qu'entre le *Journal des Débats* et le *Miroir*, j'hésite si peu?

L'Ame.—Oui, je vous comprends. L'un vous offre un gain superbe, sans la moindre crainte de perte, et l'autre ne vous promet qu'insuccès, lors même que vous réussiriez le mieux.

La Bête.—C'est cela. Sur 100 copies que je place, je n'ai pas trois sous de bénéfice net et avec cela je travaille plus que n'importe qui à Toronto. Toute bête que je sois, ce n'était pas l'espoir du gain qui m'avait fait entreprendre cette tâche. Non; ne vas pas t'imaginer que tu as le monopole des beaux sentiments. Je m'étais dit qu'on me saurait bon gré de répandre sur la province française un grand nombre de copies des discours de nos députés et qu'on aurait pour moi quelques reconnaissances. Mais puisqu'ils croient à obliger beaucoup en m'encourageant jusqu'à la concurrence de 10 sous chacun, préférant gaspiller les fonds publics, au diantre la boutique et je prends ma part du gâteau. Je te prévient donc que je me mets sur les rangs pour obtenir cette entreprise du *Miroir*.

L'Ame.—Vos doléances ne sont pas tout à fait raisonnables, je l'avoue, et il est dur, lorsqu'en sa qualité de bête, on a si rarement des mouvements patriotiques, de voir ses meilleurs sentiments si peu appréciés. Je conçois votre amertume; mais, parce que vous allez travailler longtemps sans l'espoir d'une honnête récompense; parce que vous semez sans récolter, et que vos espérances, toutes fondées qu'elles fussent, ont été cruellement frustrées, est-ce un raison qui doit m'empêcher de remplir mon devoir de journaliste consciencieux, en m'élevant, dans toute la mesure de mes forces, contre une dépense inutile? Je ne vous demande pas de vous précipiter dans un gouffre, à l'exemple de Curtius, pour sauver une public irgrat; et si la Chambre, souveraine en ses votes, décide qu'il lui faut un miroir, je ne trouverai point mauvais que vous preniez part à un concours loyal pour être chargée de cette entreprise. Si l'argent doit être dépensé, autant vaut-il qu'en travaillant dru vous en ayez votre part. Mais d'ici là, permettez-moi de ne rien négliger pour faire tomber ce projet, dans l'intérêt du peuple.

Tels étaient à peu-près les dialogues qui avaient lieu tous les jours entre les deux natures de celui qui écrit ces lignes. Nul peut-être n'avait plus d'intérêt que lui à voir la Chambre se donner un miroir; et assurément, nul dans la Province n'a écrit plus que lui contre ce recueil. Aussi, comme journaliste, nous réjouissons-nous du vote de la Chambre; mais on serait plus qu'injuste à notre égard, si l'on croyait que c'est notre intérêt particulier qui nous dicte cette joie, car cet intérêt n'a pas eu de plus cruel ennemi que notre propre plume.

Avec raison avons-nous pu répéter ce mot énergique de Beaumarchais: "Ma vie est un combat"; et bien des fois, perplexe entre ces deux êtres intérieurs qui nous présentent tour à tour le *Miroir* et les *Débats*, en nous disant ironiquement:

"Décide si tu peux et choisis si tu l'oses",

nous nous sommes avoué, à notre confusion, qu'après avoir pesé froidement les raisons de l'intérêt bien entendu et du Devoir, de l'Ame et de la Bête,

"La plus bête des deux n'est pas celle qu'on pense."

Ces explications n'ont pas été données dans l'intention ridicule d'élever un monument à notre désintéressement patriotique; mais nous nous devions d'éclairer un peu sur notre compte ceux qui avaient pris nos articles au sujet du *Miroir*, pour des plaidoyers *pro domo sua*.

SENTIMENT CRUCHEVALERESQUE DU CANADIEN.

On a attiré notre attention sur un article publié dans le *Canadien* sous la rubrique de *correspondance* et auquel on a donné le titre de "Le *Journal des Débats* sur les droits protecteurs." Nous l'avons lu, croyant que l'auteur avait des arguments à fournir en faveur des droits protectionnistes ou du libre-échange; mais nous avons découvert, à notre grand désappointement, qu'en prenant la plume il n'avait fait qu'obéir à ce désir banal de faire imprimer ce qu'on croit être un trait d'esprit bien méchant, à l'adresse d'un journaliste.